

LETTRES CHAMPENOISES,

OU
CORRESPONDANCE MORALE ET LITTÉRAIRE,

RÉDIGÉE

PAR MM. DE FELETZ, MICHAUD, O'MAHONY, MÉLY-JANIN
LAURENTIE, LALANNE, DE GÉRONVAL, SAINT-PROSPER,
et plusieurs autres hommes de lettres ;

ADRESSÉE

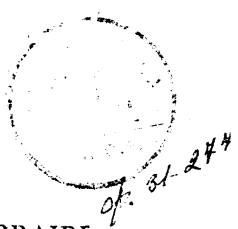
A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(T^e 73.)

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIM.-LIBRAIRE
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

—
1822.



DE L'IMPRIMERIE DE FILLET AÎNÉ.

LETTRES CHAMPENOISES.

AVIS ESSENTIEL. *Messieurs les souscripteurs dont l'abonnement a fini avec le N^o 72, sont priés de vouloir bien le renouveler, afin de ne point éprouver d'interruption dans l'envoi de leurs Numéros.*

SOIXANTE-TREIZIÈME LETTRE.

Du Gouvernement représentatif en France, par M. le comte de Vaublanc.

IL y a bien long-tems que nous préludons au gouvernement représentatif, et nous avons fait bien des fausses routes avant d'y arriver ; ce n'est pas que sous la convention où nous n'avions qu'une chambre, et quelle chambre !!! sous le conseil des anciens et des cinq cents où nous en avions deux, sous le sénat, le corps-législatif et le tribunal où nous en avions trois, on n'ait cherché à nous persuader que nous possédions un simulacre

parfait de la constitution anglaise. Tous ces simulacres ne ressemblaient à rien, et il est bien reconnu aujourd'hui que ce n'est que depuis que le Roi nous a donné la Charte que nous jouissons véritablement du gouvernement représentatif. Mais si nous en possédons la lettre écrite, il s'en faut encore de beaucoup que nous en ayons l'esprit; et, comme vous ne l'ignorez pas, Madame, la lettre tue, et l'esprit vivifie. C'est pour nous faire connaître l'esprit de notre gouvernement que M. de Vaublanc a pris la plume. Son écrit sur le gouvernement représentatif, qui depuis long-tems a conquis l'approbation et des publicistes et des hommes d'état, est plus qu'aucun autre à même d'en faire connaître et le principe et les conséquences. ces conséquences, il faut l'avouer, nous ne les apprécions encore que bien imparfaitement, ou pour mieux dire, nous ne voudrions les adopter qu'autant qu'elles ne contrarient point notre intérêt particulier; car il faut le dire, cet intérêt particulier, si actif dans toutes les situations de la vie, acquiert encore une nouvelle énergie sous le régime parlementaire. Comme la porte

y semble ouverte à toutes les ambitions, toutes les ambitions s'y précipitent; et ceux qui arrivent songent à tirer le plus de parti possible du moment où ils tiennent cette puissance qui leur est advenue aujourd'hui, et qui peut leur échapper demain. De là cette division de partis, de là cette plaie du gouvernement représentatif, cette superfétation qui, n'appartenant ni au côté monarchique ni à l'opposition, ressemble à ces excroissances difformes qui surchargent et défigurent le corps humain. Aussi M. de Vaublanc ne balance pas à affirmer que toutes ces divisions et subdivisions sont ce qu'il y a de plus funeste; il faut, selon lui, que toute assemblée délibérante se divise en deux partis *franchement* et loyalement prononcés. Il est certain que c'est là le seul et unique moyen d'arriver à un but déterminé, parce que c'est le seul moyen de connaître ses amis et ses ennemis. Quant à moi, je l'avoue, j'aime beaucoup mieux une opposition franche et prononcée, que ces métis politiques, toujours prêts à venir au secours du vainqueur, qui n'ont d'autre mobile que leur intérêt, et qui vous abandon-

ment dès qu'il y a une chance de plus dans le parti opposé. Nous venons d'en avoir, dans ces dernières élections, un mémorable exemple. Des hommes comblés des faveurs royales, et qui s'étaient faits centre en attendant mieux, n'ont pas craint de jeter le masque, et d'entraîner leur clientèle à leur suite, afin d'assurer la victoire aux ennemis de la monarchie. C'est ce qui arrivera toujours et nécessairement, et Sa Majesté, en apprenant cette honteuse défection, a dit à l'un de ses ministres : *Vous avez ménagé le centre, le centre ne vous a pas ménagé.*

M. J.

LE COLONEL MAGUIN.

Quoique je sache, Madame, qu'aucun genre de connaissances ne vous est étranger et qu'on puisse dire en parlant de vous :

Tous les arts à la fois sont entrés dans son ame,

Je ne pense pas néanmoins que l'art des Frontin et des Végèce ait fait partie de votre éducation, pas plus que la Tactique de M. de Guibert : d'où je conclus que les opérations de la stratégie ne doivent

que peu ou point vous intéresser, à moins qu'il n'en sorte, en manière d'épisode, quelque trait particulier, qui, détaché des masses insignifiantes et du matériel qu'on abandonne aux généraux et aux intendans militaires, peut devenir (comme c'est ici le cas, si je ne me trompe), d'un intérêt plus étendu, et être offert ainsi, soit à vous, Madame, soit aux lecteurs de notre correspondance.

Par suite du mouvement des troupes destinées à renforcer le cordon sanitaire, et envoyées sur la frontière, autant contre le mal moral que contre le mal physique, qui font l'un et l'autre du progrès à qui mieux mieux par delà les Pyrénées, le 13^{me} d'infanterie de ligne, ayant à sa tête le colonel Maguin, est attendu à D**, où on se fait d'avance une fête de le recevoir (1). On se souvient dans cette ville que, n'étant encore que major, le chevalier Maguin y a commandé, pendant la dernière guerre d'Espagne, le dépôt du 119^{me}, avec l'estime générale qui

(1) L'itinéraire du régiment vient d'être changé; mais c'est toujours le colonel Maguin, et ce qui est écrit est écrit.

s'obtient sous tous les gouvernemens, et qui ne se refuse nulle part aux qualités personnelles jointes à un noble caractère. La ville entière doit se porter à la rencontre du colonel *sans peur et sans reproche*, à qui elle avait déjà comme donné des lettres de bourgeoisie, et dont, après sa belle conduite dans les cent jours, elle inscrirait le nom au livre d'or, si, comme Venise, elle en avait un.

Vous savez, Madame, que le colonel Maguin est du petit nombre de ceux qui se sont crus liés par leur serment, et qui n'ont point été tentés d'aller prendre le deuil de leur gloire à Väterloo. Si tous les colonels d'alors lui avaient ressemblé, la légitimité aurait pu, comme on dit familièrement, dormir sur l'une et l'autre oreille. Le courage en France est comme l'esprit, il court les rues. Il n'en a pas été malheureusement de même de la fidélité qui, dans ces derniers tems, a fait très-peu de martyrs. Le colonel Maguin a donné des preuves éclatantes de l'un et de l'autre à l'époque surtout où il y avait plus de danger dans l'inaction que sur-le-champ de bataille, plus de

bravoure en quelque sorte à se cacher qu'à se battre: espèce de contre-sens français, cas unique peut-être dans nos annales militaires! Il a invariablement marché dans la ligne de l'honneur, qui est la même que celle du devoir, et s'est bien gardé de tourner contre le Roi un régiment qu'il commandait par le Roi et pour le Roi. Les Montmorency ne doivent pas avoir autrement commencé.

LAL...

SALON. — EXPOSITION DE 1822.

(Troisième article.) — MM. Couder, Guillemot, Mauzaisse, Abel Pujol, Guillon le Thiers, Scheffer, Gassies, Thomas et Destouches.

Parmi les peintres qui viennent à la suite des grands maîtres, et qui ont le plus fidèlement conservé les traditions de leur école, il faut distinguer MM. Guillemot, Mauzaisse, Abel Pujol et Couder. Je ne crois pas cependant que ce dernier ait été au-delà du point où il s'était placé. Son tableau du *Lévite d'Ephraïm*, que l'on voit dans la galerie du Luxembourg est encore son chef-d'œuvre. Il est arrivé plus d'une fois dans

les arts, comme dans les lettres, qu'un homme après avoir fait quelques pas heureux dans la carrière, s'est tout à coup arrêté. M. Arnault n'a pas été au-delà de *Marius à Minturnes*, et Legouvé n'a jamais surpassé sa *Mort d'Abel*. Je ne prétends pas qu'il doive en être ainsi de M. Couder; il a fait quelques progrès, et il y a de fort belles parties dans son tableau d'*Adam et d'Eve*. C'est dans le nu que se montre la science du dessin, et le dessin est pour le peintre, ce que la langue est pour l'écrivain. En peignant trois figures nues, M. Couder a abordé franchement de grandes difficultés. Mais ces difficultés, les a-t-il toutes vaincues? je ne le crois pas. Le style est en général ce qui manque dans cette composition. Les deux figures d'Adam et d'Eve sont bien peintes, quoiqu'on puisse reprocher des tons un peu violets à celle d'Eve; malheureusement les têtes ne sont point élevées à ce degré d'idéalité, à cette beauté primitive dont on voudrait retrouver le type dans nos premiers parents. La figure de l'archange n'est heureuse ni pour la forme, ni pour la couleur, ni pour la pose; la jambe gauche est

gauche de toutes les manières. L'esprit des ténèbres ressemble un peu trop ici à un tyran de mélodrame. Il n'y a pas jusqu'à cette draperie noire qui va se perdre entre ses ailes bigarées, qui ne soit d'un mauvais effet. Quant aux deux anges, Ithuriel et Zéphon, c'est une réminiscence un peu trop marquée, je n'ose dire un plagiat. Au reste, quoiqu'on doive se garder de ces sortes d'imitations, et que Michel-Ange ait dit qu'un homme qui suit les autres ne peut marcher devant eux, il faut avouer cependant qu'elles ne tirent point à conséquence, en peinture, comme en littérature. Quand, par exemple, M. Aignan emprunte à Rochefort des vers de la traduction de *l'Iliade*, tout le monde a le droit de crier: *tolle! tolle!!* car pour traduire ainsi on n'a besoin que d'une paire de ciseaux. C'est bien différent en peinture, où il y a le matériel, le travail de la main, qui sont une grande partie de l'art. Je ne reprocherais donc pas à M. Couder sa réminiscence s'il avait *tué son homme*. Le Dominiquin a imité l'un des Carraches dans sa *Communion de Saint-Jérôme*; mais à quelle distance il l'a laissé derrière lui! On

ne peut en dire autant de M. Couder. Dans le tableau de M. Prud'hon les figures *vont*; dans l'imitation, elles sont fixes et clouées sur la toile. Je ne dirai rien du *Roméo et Juliette* du même artiste; ce tableau ressemble à un bas-relief en grisaille. En général il ne faut point qu'un peintre aille chercher des inspirations au théâtre.

C'est un conseil que je prendrai la liberté de donner à M. Guillemot. Le récit de Thérèse lui a fourni le sujet de son tableau d'*Hippolyte*; mais ce récit admirable, non-seulement par le style, mais encore par les détails, met sous les yeux du spectateur toutes les lamentables circonstances de cette mort funeste. En peinture, on ne peut saisir qu'un fait; il faut nécessairement se fixer sur un point précis. M. Guillemot n'a donc pu qu'indiquer dans son sujet et ces courriers que *la peur précipite à travers les rochers*, et le monstre dont *la croupe se recourbe en replis tortueux*: il n'a pu peindre le flot qui *recule épouvanté*: il a même été obligé de supprimer la partie poétique du sujet, je veux parler du dieu qui presse de son aiguillon le flanc poudreux des cour-

siers. Mais s'il n'a pu faire entrer dans son tableau ces détails qui sont partie intégrante du sujet, il y a, par forme de compensation, placé beaucoup de personnages qui ne devraient pas s'y trouver. Il y a douze ou quinze personnages sur la toile. Comment M. Guillemot n'a-t-il pas senti qu'il ôtait à son sujet tout ce qu'il a de dramatique, et au lieu de la scène, toute sa physionomie, en encomrant *ces affreux rochers* d'une multitude de figures auxquelles on ne peut prendre aucun intérêt. Aricie était un personnage de première nécessité; il est fâcheux que le peintre lui ait donné quelque chose d'un peu trop académique; il y a trop de coquetterie dans sa pose; elle tombe avec trop de grâce: voilà pour ce qui regarde la composition. L'exécution est d'un homme de talent; le dessin est en général pur et correct; les draperies sont, je ne dirai pas d'un grand goût, mais d'un bon goût, et le peintre a senti que dans un sujet grec il fallait surtout une grande élévation de style. Il faut l'en louer; toutefois je crains qu'il n'y ait dans sa manière un peu d'affectation de l'antique; ses lignes sont peut être trop ar-

rêtées ; les contours , M. Guillemot le sait fort bien , ne peuvent avoir à l'œil une précision rigoureuse ; il faut qu'ils soient tellement fondus , qu'ils ne produisent un corps que par la perspective aérienne ; c'est là la méthode qu'ont suivie les grands-maîtres , et en particulier le Titien ; en s'en éloignant , on tombe nécessairement dans la sécheresse ; c'est un défaut qui devient encore plus sensible quand les chairs , comme dans le tableau dont il s'agit ici , sont mattes et manquent de transparence.

Cereproches s'adresse également au Phaon du même auteur : trop de sécheresse dans les lignes , trop de mignardise dans les têtes et trop de combinaisons dans l'agencement des personnages.

Je n'ai vu de M. Mauzaisse , en fait de tableaux , qu'un portrait ; il est excellent , et montre avec quelle supériorité les peintres d'histoire exécutent ce genre quand ils veulent bien y descendre , et peindre une face bourgeoise

De ces mêmes couleurs

Qui rougirent le front d'Achille en ses fureurs.

Mais si , au milieu de ce débordement de

portraits , si précieux pour les parens , et la plupart du tems fastidieux pour le public , je n'ai pu trouver tous ceux sortis du pinceau de M. Mauzaisse , je me suis dédommagé en admirant le beau plafond où il représente *le Tems*. M. Mauzaisse est aujourd'hui un des premiers coloristes de l'école , et il est , de plus , dessinateur habile ; ces deux qualités se font remarquer dans cette composition ; car on peut lui donner ce nom , quoiqu'elle se borne à une seule figure. La manière large dont il l'a conçue et exécutée lui donne toutes les conditions historiques. C'est une hardiesse , et ce n'est point une témérité , d'avoir mis en regard le torse antique , avec le torse de sa grande figure du tems.

Je n'ai pas encore vu les peintures à fresque que M. Abel Pujol a exécutées dans la chapelle de Saint-Roch et Saint-Sulpice ; j'en parlerai plus tard. Aujourd'hui je me borne à dire un mot de son tableau de *César allant au sénat le jour des ides de mars*. Le ton général en paraît un peu gris au premier coup-d'œil ; on y reconnaît toutefois l'artiste habile. Je suis fâché qu'il ait fait